



L'ÉCLAIR

BUREAUX: LILLE — 15, rue d'Angleterre Téléphone: 672

5 CENTIMES DE ROUBAIX-TOURCOING

BUREAUX: ROUBAIX — 35, rue de Valenciennes TOURCOING — 85, rue des Ursulines

ADVENIAT REGNUM TUUM

Le sacrifice qu'impose la Foi coûte beaucoup moins quand on sait qu'on agit en l'honneur de l'intelligence, tout en humiliant celle-ci. Ce renoncement est une ascension vers la Lumière infinie; c'est une suppression des formes d'un horizon trop étroit.

EH BIEN, MON VIEUX!

...Vous tous qui croyez, incorrigiblement et benoîtement aux promesses annuellement renouvelées, de pacification et de détente... Vous, les gobeurs qui avez l'apaisement pour de la paix, parais à ces jobards qui mangent du chat pour du blé...

Vous me dîtes qu'elle est bête à mourir et saugrenue à faire tordre de rire les momies de Saint-Michel.

Et c'est précisément pourquoi je la publie. Parce que la bête et le saugrenu sont, dans notre France officielle, l'air qu'on respire et que nous sommes à tel point chloroformés d'invéraisemblance, que toute sottise glisse sur nos cervelles blindées sans y provoquer la plus petite accoussée d'indignation, ni le moindre choc d'indignation.

La véritable victoire de la mafferie, c'est d'être passée dans nos mœurs, de s'incruster dans nos mentalités, de ne plus surprendre personne, de faire partie du menu quotidien de nos intelligences et de s'imposer comme une habitude et un besoin.

On ont tellement maquillé l'idée de justice et perverti le bon sens populaire, que l'individu rosé, ruiné, affamé, qui se plaint, est mis à l'index, signalé comme réactionnaire et montré au doigt:

— Vous voyez ce particulier, c'est un adversaire dangereux du régime, il passe sa vie à dénigrer la République...

...C'était un brave et tranquille cantonnier qui causait philosophiquement ses cailloux sur la route nationale. Quand il arrivait, le matin, devant son tas de moellons, il était sa blouse, vérifiait son marteau de fer, se frottait les mains pour se dégourdir les doigts et commençait à éraiser les silex dont les miettes auroient sa figure barbu.

— Cristi, songeait-il, on a beau dire que la sueur de cantonnier est aussi rare que les pièces de cent sous dans leur poche. N'empêche pas que ce brigand de soleil m'en fait couler sur le masque et que ça me goute ne m'est point payée le quart du demi-quart de la moitié d'une moitié de centime. Et si seulement on pouvait se trincer la dalle...

Il avait cela de commun avec tous les ouvriers de l'univers, que le travail lui donnait chaud et que la chaleur lui donnait soif.

Et pendant que sa masse frappait les pierres, ses pépètes, rythmées à la mesure, folâtraient bien loin de la route, autour du rêve irréalisable pour lui, de tenir en main un large et vermeil verre de vin et de le faire descendre doucement dans son gosier, sec comme les cailloux de la chaussée.

— Bonjour François!

Cette après-midi, la hantise du verre de vin était si forte, qu'il leva la tête brusquement, et reconnaissant la soutane d'un prêtre, il s'écria:

— A votre santé, monsieur le curé!

— Comment? A ma santé?

— Eh oui, parce que je me figure qu'avec cette chaleur qui donnerait soif à un poisson, vous allez vous « la » rincer.

— En votre compagnie, mon vieux, si vous voulez! Amenez-vous chez moi et nous trinquerons: vous pour votre soif, moi pour vous voir content.

Le cantonnier était une bonne âme et sa psychologie ne dépassait pas les limites de l'heure présente.

— Eh bien, songeait-il, voilà un homme qui comprend les choses.

Et il suivit le prêtre qui lui avait tendu la main cordialement.

Ah! que c'était bon, ce verre de vin frais, dégusté à l'ombre du vieux presbytère. Rien que d'y avoir trempé ses lèvres, François voyait la vie tout en rose.

et pensait que son chien de métier n'était pas, tout de même, si méchant qu'il en avait l'air.

— Une cigarette, François!

Il en grilla une, tandis que le curé remplissait encore le verre:

— Vous comprenez, mon ami, il ne faut pas vous en aller boitoux.

Cette formule si banale et rabâchée, prenait aux oreilles du cantonnier toute l'harmonie d'un poème lyrique, et il se mit à plaisanter jovialement:

— Alors, c'est pour la soif à venir?

— On trinqua encore.

— A présent, monsieur le curé, merci et à nous revoir.

Il partit en essayant sa moustache du revers de sa manche fripée...

— Adieu, mon brave.

L'homme était joyeux. Était-ce d'avoir bu, alors qu'il avait grand soif? Était-ce d'avoir senti, près de son cœur fruste, cette chaleur de sympathie qui dilate toute âme humaine?

Sans doute pour les deux.

Comme il sortait, le délégué, caserole nouvellement retournée au vernis des palmes académiques, le croisa dans la rue.

Il ne lui dit rien et nulle pensée méfiante n'effleura son tranquille cerveau.

Mais l'autre s'éloigna, en bougonnant:

— Il en a du toupet, le type!

Les petits qu'on brise n'ont pas même la consolation de savoir le pourquoi de leur disgrâce.

Et comme le chien qu'on abat d'un coup de fusil. On dit seule: — C'était une sale bête.

Lorsque le cantonnier François apprit qu'on venait de le révoquer, de lui arracher le morceau de pain qui payait son labeur d'obscure fonctionnaire, il passa trois jours à chapeçonner le prétexte invoqué.

Trois jours à se malmenier la mémoire pour y dénicher le souvenir qui le mettrait sur la piste.

— Mais enfin! enfin! qu'est-ce que j'ai bien pu leur faire?

Un jour, tout de même, on daigna lui

jetter une réponse, comme un os desséchés à un caniche affamé:

— Vous êtes accusé de menées cléricales.

Mendes cléricales! Qu'est-ce que ça voulait bien dire?

De ces deux mots, seul le dernier touchait son entendement. Il se souvenait obscurément que c'était la tare suprême, la faute sans excuses, le crime énorme.

Mais comment avait-il pu être cléricale dans sa chienne de vie, lui qui jamais, jamais ne mettait le pied à l'église.

Cléricale! Ah! Seigneur! C'était sa hantise de ne l'être pas. Pour éviter ça, il avait refusé qu'on fit faire la première communion à sa fille, empêché de baptiser son dernier mioche, interdit à sa femme d'aller à la messe.

Et il était cléricale malgré tout! Bon sang de la vie! Alors, comme il trouvait que c'était tout de même excessivement raide, il fit du boucan, interpella tous ceux qui devaient savoir le fin mot de l'affaire, réclama violemment de savoir la raison qui l'avait fait mettre à pied.

Il eut enfin la satisfaction de voir son dossier. Mais quand il se trouva en face de cet acte d'accusation, où il pensait trouver d'ignobles mensonges et des allégations d'une évidente fausseté, sa colère fondit en une stupeur intense. L'étonnement tuait l'indignation; l'abrutissement absorbait la fureur.

Or, vous devinez ce qu'il venait de lire sur le document administratif. Ces mots: **A été boité chez le curé.**

Et comme il se récriait, éprouvant le besoin commun à tout homme de protester que la fumisterie dont il est victime devient trop raide et trop grotesque:

— Quoi? C'est pour ça qu'on m'a mis à la côte?

Le fonctionnaire le regarda comme on regarde un phénomène; puis, les bras croisés, feuilleta le cantonnier de deux yeux ronds éberlificés:

— Eh bien, mon vieux! si vous croyez que ça ne suffit pas...

René GAELL.

La guerre dans les Balkans

La Journée d'Hier

Les sons de cloche venus hier d'Orient continuent de sonner le glas de l'empire ottoman.

Les Grecs ont déployé une activité extrême, comme on le verra aux dépêches qui suivent.

La chute de Preveza, sur l'Adriatique, tombé entre leurs mains et l'heureuse issue d'une nouvelle rencontre sur la route de Salonique sont significatifs.

Les Serbes continuent leur marche vers le Sud, et on peut dès maintenant avancer que dans deux ou trois jours leur jonction avec les Grecs devant Salonique sera un fait accompli.

Sur le théâtre principal de la guerre, en Thrace, l'armée bulgare semble avoir passé la journée d'hier en marches stratégiques. Autant qu'on peut le conclure des dépêches, elles dessinent par ses deux ailes un immense mouvement tournant destiné à envelopper l'armée turque et à l'encercler complètement, voir à la couper de Constantinople.

Le généralissime ottoman semble avoir pressenti le danger puisqu'on annonce qu'il a abandonné Tchoulu pour reporter son état-major et ses lignes en arrière.

En somme, à part quelques mouvements offensifs en ces quatre derniers jours de bataille, l'armée turque n'a fait que se défendre vigoureusement en cédant sans cesse du terrain.

Il a eu çà et là des paniques, mais aussi d'héroïques coups de boutoir. Et cela n'empêche pas plus remarquable et digne d'admiration l'offensive infatigable et triomphante des Bulgares.

Le généralissime ottoman semble avoir pressenti le danger puisqu'on annonce qu'il a abandonné Tchoulu pour reporter son état-major et ses lignes en arrière.

En somme, à part quelques mouvements offensifs en ces quatre derniers jours de bataille, l'armée turque n'a fait que se défendre vigoureusement en cédant sans cesse du terrain.

Il a eu çà et là des paniques, mais aussi d'héroïques coups de boutoir. Et cela n'empêche pas plus remarquable et digne d'admiration l'offensive infatigable et triomphante des Bulgares.

Le généralissime ottoman semble avoir pressenti le danger puisqu'on annonce qu'il a abandonné Tchoulu pour reporter son état-major et ses lignes en arrière.

En somme, à part quelques mouvements offensifs en ces quatre derniers jours de bataille, l'armée turque n'a fait que se défendre vigoureusement en cédant sans cesse du terrain.

Il a eu çà et là des paniques, mais aussi d'héroïques coups de boutoir. Et cela n'empêche pas plus remarquable et digne d'admiration l'offensive infatigable et triomphante des Bulgares.

Le généralissime ottoman semble avoir pressenti le danger puisqu'on annonce qu'il a abandonné Tchoulu pour reporter son état-major et ses lignes en arrière.

En somme, à part quelques mouvements offensifs en ces quatre derniers jours de bataille, l'armée turque n'a fait que se défendre vigoureusement en cédant sans cesse du terrain.

Il a eu çà et là des paniques, mais aussi d'héroïques coups de boutoir. Et cela n'empêche pas plus remarquable et digne d'admiration l'offensive infatigable et triomphante des Bulgares.

Le généralissime ottoman semble avoir pressenti le danger puisqu'on annonce qu'il a abandonné Tchoulu pour reporter son état-major et ses lignes en arrière.

En somme, à part quelques mouvements offensifs en ces quatre derniers jours de bataille, l'armée turque n'a fait que se défendre vigoureusement en cédant sans cesse du terrain.

Il a eu çà et là des paniques, mais aussi d'héroïques coups de boutoir. Et cela n'empêche pas plus remarquable et digne d'admiration l'offensive infatigable et triomphante des Bulgares.

Le généralissime ottoman semble avoir pressenti le danger puisqu'on annonce qu'il a abandonné Tchoulu pour reporter son état-major et ses lignes en arrière.

En somme, à part quelques mouvements offensifs en ces quatre derniers jours de bataille, l'armée turque n'a fait que se défendre vigoureusement en cédant sans cesse du terrain.

Il a eu çà et là des paniques, mais aussi d'héroïques coups de boutoir. Et cela n'empêche pas plus remarquable et digne d'admiration l'offensive infatigable et triomphante des Bulgares.

Le généralissime ottoman semble avoir pressenti le danger puisqu'on annonce qu'il a abandonné Tchoulu pour reporter son état-major et ses lignes en arrière.

En somme, à part quelques mouvements offensifs en ces quatre derniers jours de bataille, l'armée turque n'a fait que se défendre vigoureusement en cédant sans cesse du terrain.

Il a eu çà et là des paniques, mais aussi d'héroïques coups de boutoir. Et cela n'empêche pas plus remarquable et digne d'admiration l'offensive infatigable et triomphante des Bulgares.

Le généralissime ottoman semble avoir pressenti le danger puisqu'on annonce qu'il a abandonné Tchoulu pour reporter son état-major et ses lignes en arrière.

DÉBARQUEMENT DE TROUPES A DEDEGATCH

Berlin, 3 novembre. — On télégraphie de Sofia que des troupes grecques ont débarqué à Dedeagatch, position qui se trouve près de l'embouchure de la Maritza, à mi-distance entre Salonique et Constantinople.

La voie ferrée qui relie ces deux villes passe à Dedeagatch.

(Dedeagatch est un port de 5000 habitants sur le golfe d'Énos. Il sert d'escale aux paquebots pour Constantinople. C'est une ville naissante. Elle est arrosée d'un phare tournant à l'éclair visible à 18 milles.)

Londres, 3 novembre. — Une dépêche de Kavala à l'agence Reuters annonce que des transports, escortés par des navires de guerre grecs, ont été aperçus au large de l'île d'Énos, qui est située près de l'embouchure de la Maritza.

LE BLOCUS DES CÔTES D'ÉPIRE

Athènes, 3 novembre. — Le blocus des côtes d'Épire a été étendu jusqu'à Santi-Quaranti.

Santi-Quaranti est une petite baie située à la hauteur de la pointe Nord de l'île de Corfou, dans un site pittoresque.

L'ARMÉE MONTÉGRINE A SCUTARI

Cettigné, 3. — Le bombardement de Scutari continue.

Les deux armées monténégrines progressent.

L'armée du général Voukotchitch s'avance sur Prizrend.

Rieka, 2 novembre, 6 h. 30. — Malgré un feu d'artillerie constant des Turcs, une brigade de Monténégrins, forte d'environ 3000 hommes, a réussi à franchir la Boiana sur un pont jeté au moyen de pontons.

Le roi Nicolas s'est rendu à Katrikole près de Taraboch. Il a visité les batteries et a conféré avec le général Mardino-vitch. Puis il s'est rendu à Annali, acclamé avec enthousiasme par les troupes, il est ensuite retourné à Rieka où ce matin il a visité les blessés à l'hôpital.

Rieka. — Après un vif combat, la brigade du général Vasojevitch s'est emparée du monastère de Décané. Les Turcs ont eu 60 morts et 80 blessés. Ce monastère est fameux dans l'histoire de la Vieille Serbie.

Le bombardement de Scutari a repris. La grosse artillerie est entrée en action.

Rieka. — Les Arnauts se sont rassemblés en grand nombre près de Djakova dans le but de barrer la route aux Monténégrins allant à Prizrend.

(Voir la suite aux Dépêches de la Nuit.)

Le Monde du Travail

Formation morale

REFLEXION D'UN OUVRIER

La question sociale ne se réduit pas à une question d'estomac, quoi qu'en disent certains socialistes. Elle est aussi une question morale, et une question d'éducation.

Le soin de la formation morale des enfants suppose une conception supérieure de la nature humaine, une haute idée du rôle des parents.

Un catholique voit dans la société, non pas un troupeau plus ou moins organisé d'animaux perfectionnés, mais une organisation d'êtres composés de corps et d'âmes, dont la famille est la souche naturelle, le premier élément.

Le catholique est seul logique en considérant la question de la formation morale des enfants comme une question sociale de tout premier ordre. Pour rendre plus facile cette tâche, si importante, Dieu a voulu que l'enfant fût comme une cire molle que l'on pétrit à volonté.

Quel est l'ouvrier qui ne l'a pas remarqué souvent? Qui n'a souri en voyant la naïveté et la confiance sans bornes d'un enfant vis-à-vis de ses parents? Qui n'a conclu que la responsabilité de ceux-ci est d'autant plus grande?

En invitant nos camarades à veiller scrupuleusement à la formation morale de leurs enfants, nous avons conscience de rendre un service immense à notre classe, car l'enfance, c'est l'avenir.

Et se rencontre des camarades qui se reposent un peu trop sur l'instituteur et sur le prêtre; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent remplacer les parents.

Ce sont les parents qui sont chargés de former les enfants avec qui ils sont en contact permanent.

L'école peut faire beaucoup de mal, si l'instituteur détruit par ses leçons l'œuvre morale des parents, mais encore une fois, elle ne peut pas, en général, suppléer à l'absence d'éducation au foyer de la famille. Il en est de même de la sollicitude du prêtre. Encore une fois, c'est à nous, parents, à former nos enfants. D'abord, nous devons les former, les corriger dès leur petite enfance.

Mais ils ne savent pas ce qu'ils font, ils sont si jeunes! dira-t-on.

C'est au contraire alors qu'ils sont tout petits qu'il faut réprimer leurs écarts, leurs révoltes instinctives; plus tard, ce sera trop tard.

Il faut, ensuite, les former à la prière. J'ai connu un cordonnier, père de nombreux enfants, qui, tous les soirs, faisait réciter la prière à chacun des tout petits, à tour de rôle, tandis qu'il tirait l'aiguille, puis se mettait à son tour à genoux avec les plus grands. Voilà la vraie prière, la prière familiale, la prière en commun: Mais l'exemple d'un père et d'une mère est d'une puissance merveilleuse qui achève d'enraciner la foi. Que sert, en effet, d'envoyer les enfants à la messe, si l'on n'y va pas soi-même?

Que sert de réprimer les propos grossiers des enfants, si l'on ne se gêne pas pour leur dire devant eux? Que sert de leur donner de bons principes, si ensuite on les conduit soi-même à des spectacles licencieux, tels que les cinémas, trop souvent sujets à caution?

Qu'il est coupable aussi le père qui donne à son fils comme cela se voit parfois, l'exemple de la dilapidation du salaire!

Enfin, pourquoi donner tant d'argent aux jeunes gens? Qui! bien des jeunes bourgeois aisés n'ont pas tant d'argent pour leurs menus plaisirs que maints jeunes ouvriers, qui, d'ailleurs, parfois s'en procurent en cachant une partie de leurs gains, au grand détriment de leur santé et de leur moralité!

Et à propos de salaire, n'y aurait-il pas moyen, comme cela se fait dans certains établissements, de faire connaître aux parents tout le gain des enfants, voire même de le remettre aux parents en personne?

Il y aurait beaucoup de choses encore à dire... Mais les parents sérieux suppléeront: ce ne sont pas eux par exemple qui se plaindront jamais de leurs prêtres pour les heures et la durée du catéchisme; au contraire, ils le soutiendront dans son office, aujourd'hui si difficile et toujours si utile à tous et surtout aux enfants du peuple.

Travaillons donc avec confiance: il s'agit de nos enfants et du bonheur le plus pur qu'il y ait ici-bas: le bonheur de faire un foyer chrétien.

UN OUVRIER.

Ça et Là

L'ÉGLISE ET LA QUESTION SOCIALE

Une lettre pastorale de Mgr de la Porte

Dans une lettre pastorale qu'il adresse aux fidèles de son diocèse, Mgr de la Porte, le nouvel évêque du Mans, insiste sur la nécessité pour l'Église de mettre au premier plan la question sociale:

« Dans ces derniers temps, à plusieurs reprises, dit-il, et sous bien des formes, le Pontife suprême nous a rappelés: le devoir des pasteurs est d'aller vers ces foules malheureuses pour venir en aide à leur détresse, même matérielle, parce que l'intérêt supérieur du relèvement moral et de la destinée sur-naturelle y est engagé. Puisque la préoccupation économique et sociale est dominante à notre époque, il faut de toute nécessité que l'Église, qui a, pour tous les temps, dans la force de la doctrine révélée, des solutions opportunes à présenter aux hommes, vienne vers eux pour les régénérer en imprégnant de christianisme l'activité économique, l'organisation du travail et le régime de la richesse ».

L'EXODE RURAL ET LES HABITATIONS A BON MARCHÉ

En dix années, la population de Paris est passée de 2.600.000 habitants à 2.850.000, soit une augmentation de 190.000 habitants. Or, concurrentement, il y a eu un ralentissement dans la construction des logements de cinq cents francs et au-dessous. On ne construit plus à Paris pour les gens peu fortunés:

Non seulement le nombre des logements venant en général diminuer de 51.000 en 1906, il s'élève à 3.000 au 1^{er} janvier 1912 — mais la diminution affecte particulièrement les loyers de cinq cents francs et au-dessous; on ne construit plus que des habitations de six cents francs et au-dessus. Si l'afflux de la population persiste — et rien ne permet de prédire un ralentissement — si la proportion signalée ne s'atténue pas, le moment est proche où Paris ne comptera plus un seul logement vacant et où les propriétaires d'immeubles pourront imposer leurs conditions, quelque exorbitantes qu'elles soient, aux locataires.

Or, soit que depuis quelques années, la hausse des loyers s'est affirmée avec une intensité qui ne paraît pas avoir encore dit son dernier mot:

Les familles pauvres, sont actuellement vouées au taudis. Et les conséquences sociales de ce lamentable état de choses sont incalculables. Indépendamment des dangers trop réels d'une promiscuité forcée, le taudis est le grand pourvoyeur de la tuberculose: les études du service sanitaire de Paris ont démontré que dans certains quartiers insalubres et surpeuplés, la mortalité due à la tuberculose était de 10 pour mille habitants, tandis que la moyenne pour la France, n'atteint pas deux pour mille.

Dans des proportions moindres que Paris, d'autres grandes villes traversent une crise analogue. Pour tenter d'y remédier, l'initiative privée a essayé de construire des habitations à bon marché, mais les efforts n'ont pas encore donné de suffisants résultats.

Il y aurait un autre remède: enrayer l'exode des ruraux vers la grande ville.

Mais pour cela il faudrait changer la mentalité des populations agricoles et surtout celle des instituteurs et institutrices dont la plupart favorisent inconsciemment les aspirations populaires vers les villes — parce qu'eux mêmes, les instituteurs, ont été victimes de la tuberculose.

Quarante-huit maisons identiques ont été édifiées sur un terrain voisin de la gare. Chaque demeure comprend: un rez-de-chaussée une chambre commune servant de cuisine, et une chambre à coucher; à l'étage, deux chambres à coucher, un petit grenier et une cave. Elle dispose d'une conduite d'eau potable et d'un jardin. Un lavoir est commun à toutes les habitations du groupe.

La location est consentie à 1/20^e du traitement de l'agent locataire. La Compagnie prend de préférence pour locataires les agents les plus chargés de famille. Pour la première répartition, c'est un agent père de six enfants qui a été appelé d'abord à choisir sa maison, puis les pères de famille de 5, 4, 3 enfants et ainsi de suite.

De plus, pour encourager autant que possible l'application des règles d'hygiène et de la propreté, la Compagnie a institué trois prix, l'un de 50 francs, les deux autres de 25 francs, qui seront attribués chaque année aux agents dont les habitations seront le mieux tenues.

LES COMMANDES A L'ÉTRANGER

Les Compagnies privées passent leurs commandes à l'étranger, alors qu'elles devraient réserver à l'industrie française, c'est d'un patriotisme contestable. Mais que dire de ces procédés lorsqu'ils sont employés par l'État lui-même, qui va plus loin encore en recommandant les produits étrangers au détriment des articles français?

C'est cependant ce spectacle qui nous est donné par l'administration des chemins de fer de l'État. Les chefs de district de l'économat du réseau distribuent un prospectus-tarif portant en tête la mention: « Chemins de fer de l'État » et recommandant les produits « Fuszwohl », marque de la maison Pollack, de Graz (Autriche). Ils le distribuent et en recommandent l'achat!

L'administration des postes, télégraphes et téléphones ne se soucie pas davantage

Le SENS SOCIAL!

Le sens social, qu'est-ce à dire? Il est plus aisé d'en constater les exigences que d'en donner une définition précise.

C'est en vertu du sens social que le chef de famille catholique, chaque Dimanche, remet au lendemain les commandes qu'il peut faire le jour même, de cravates, de chemises, par ces commandes, les bras en les croisant, dont Dieu a voulu l'émancipation hebdomadaire.

C'est en vertu du sens social que l'industriel catholique étudiera les moyens de fixer le pain au Vendredi, pour permettre à la famille, ouvrière de faire, le Samedi, les achats urgents que la solde tardive du Samedi soir contraint de reporter au Dimanche.

C'est en vertu du sens social que l'ouvrier, si la caserne, pourra calculer et organiser ses congés dont il est le maître, afin qu'ils soient réglés de la façon la plus conforme à l'emploi honnête et moral de ces loisirs.

Avoir le sens social, c'est être pénétré de cette réflexion: que les actes dont on est l'auteur auront une répercussion sur d'autres existences; et c'est modifier, au profit du bien d'autrui, l'absolutisme de la volonté individuelle.

Le sens social est une mortification; l'apathie et la social est cette mortification est une vertu qui acquiesce et qui se cultive. Une fois épanouie, elle devient comme une sorte d'instinct qui accablent le chrétien, d'abord à chercher, au fait et à mesure des incidents journaliers, les humbles moyens de collaborer à l'avènement du règne de Dieu.

Georges GOUAU.

A PROPOS de la Semaine Anglaise

Un syndicaliste allemand, Leipart, élève dans une feuille socialiste, une énergique protestation contre la « semaine anglaise ».

Dans plusieurs grandes industries, dit-il, les ouvriers de nuit, qui acceptent volontiers de continuer à travailler 10 heures par jour, si on voulait leur laisser l'après-midi du samedi; (à partir de 1 heure ou de 2 heures). Tout récemment, dans une grande ville de l'Allemagne du Sud, les ouvriers, dont un contrat venait d'être révisé, la durée du travail de 9 h. 1/4 à 9 heures, demandèrent que cette durée fût portée à 9 h. 1/2, pour avoir en échange la liberté de l'après-midi le samedi.

Dans cet ordre d'idées, il n'y aurait pas de raison pour ne pas demander à travailler 11 heures pendant 5 jours de la semaine, ou 13 ou 14 heures pendant 4 jours.

Ce sont là des errements dangereux, convenant à tous les efforts de travailleurs depuis 22 ans pour arriver à la journée de 8 heures, et contre lesquels on ne saurait trop protester.

Dans des questions de ce genre, dit ailleurs notre auteur, ce n'est pas le sentiment ou la préférence d'une catégorie d'ouvriers qu'il faut consulter, mais la question du mieux-être de la masse ouvrière.

On qui a intérêt à cette liberté du samedi? La femme surtout, dit-on, qui a besoin d'un